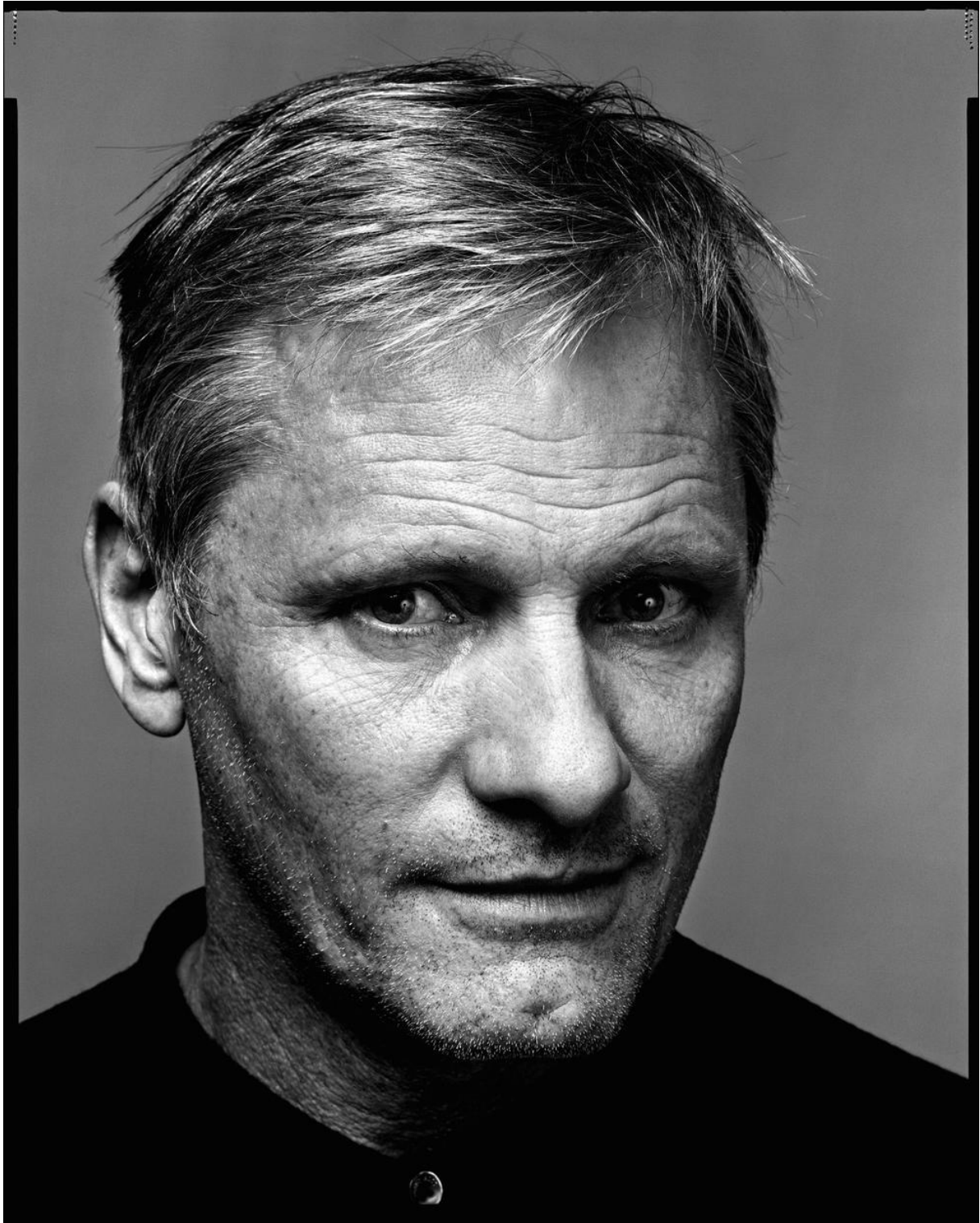


Viggo Mortensen : **“Pourvu que le scénario** **soit bien écrit, j’adhère”**

- Mathilde Blottière et Jérémie Couston



Peintre, poète, éditeur, musicien... le comédien atypique a imposé son physique de Viking dans le cinéma d'auteur. Son rôle inattendu dans "Green Book" de Peter Farrelly pourrait bien lui valoir un oscar.

A Hollywood, Viggo Mortensen est un oiseau rare. Né à New York d'un père danois et d'une mère américaine, ayant grandi au Venezuela puis en Argentine

(où son père élevait des poulets), avant de retourner aux Etats-Unis après le divorce de ses parents, l'homme est polyglotte et polyvalent : peintre, photographe, poète, éditeur et musicien. Trop atypique ?

Ce n'est qu'au début du siècle que l'acteur accède enfin à la notoriété grâce à son rôle d'Aragorn dans la trilogie du *Seigneur des anneaux* (2001-2003), où David Cronenberg le repère. Commence alors une chevauchée à deux – *A history of violence* (2005), *Les Promesses de l'ombre* (2007) et *A dangerous method* (2011) –, qui impose définitivement Mortensen sur la carte mondiale du cinéma d'auteur. Réputé pour ses choix de carrière exigeants qui tirent parti de son physique de Viking, sa dernière prestation en chauffeur-protecteur du pianiste de jazz afro-américain Don Shirley, dans *Green Book*, de Peter Farrelly, pourrait lui valoir un oscar mérité.

En ce jour de décembre, Viggo Mortensen est un peu à l'ouest quand il débarque dans la suite d'un palace parisien. Décalage horaire oblige, il a passé la nuit au téléphone avec l'Amérique pour régler les derniers détails de *Falling*, sa première réalisation, dont le tournage va débiter au Canada, sur les rives du lac Ontario. Centrée sur la relation conflictuelle d'un père, un agriculteur aux valeurs traditionnelles, et de son fils homosexuel, l'histoire lui est venue après la récente disparition de ses parents. Contrairement à la légende, qui veut que le jeune sexagénaire aux yeux couleur de temps réponde aux interviews pieds nus en sirotant son maté, il nous reçoit cette fois chaussé. Mais toujours avec sa fameuse boisson énergisante.

Vous venez d'enchaîner trois films politiques, *Loin des hommes* (de David Oelhoffen, 2014), *Captain Fantastic* (de Matt Ross, 2016) et *Green Book*, un road movie humaniste à la Capra. Est-ce un hasard ou une façon de vous engager ?

Ces trois films sont très différents les uns des autres, mais aucun ne dicte au spectateur ce qu'il doit penser. *Loin des hommes* raconte l'histoire de deux hommes que tout oppose, forcés de cheminer ensemble sur fond de guerre d'Algérie. Dans *Captain Fantastic*, le héros est d'abord un père qui tente de bien faire et qui, sans doute, en fait trop : que vous partagiez ou non ses convictions écologiques est secondaire.

Ces choix de films ne relèvent pas d'une volonté politique de ma part, ou alors inconsciemment. Quand je m'engage au cinéma, c'est toujours parce que l'histoire est forte et convaincante. Peu importe le genre ou le ton, pourvu que le scénario soit bien écrit, j'adhère. Ensuite, je me penche sur la qualité des personnages et, en dernier ressort, sur le nom du réalisateur. C'est dans cet ordre-là que ça se passe.

Le personnage de Tony Lip Vallelonga dans *Green Book*, un homme du peuple rustre, tchatcheur et raciste au début du film, semble loin de ce que vous êtes...

Un tel rôle de composition était une première pour moi et un vrai défi, car les sujets abordés ont beau être sérieux, les répliques et les situations sont souvent censées être drôles. Je craignais de verser dans la caricature. J'ai vraiment hésité à interpréter le personnage de Tony. Il y a tant de bons acteurs

anglophones d'origine italienne... Pourquoi moi ? J'estimais que Peter Farrelly avait déjà assez à faire en réalisant un drame pour la première fois de sa carrière, pas besoin d'en rajouter avec ce rôle à contre-emploi. Peter m'a certifié que j'étais le mieux placé.

J'y ai pensé, j'avais peur. Puis je me suis souvenu de David Cronenberg, à l'époque de *A dangerous method* : à deux reprises il m'avait demandé à moi, le Scandinave aux yeux clairs, d'incarner Sigmund Freud. Chaque fois je rétorquais que c'était pure folie. Il avait insisté. Je ne l'ai pas regretté. C'est ainsi que j'ai fini par jouer Tony Lip. Quand Peter a choisi Mahershala Ali pour le rôle de Don Shirley, j'ai su qu'on avait une chance de faire un film aussi bon que le scénario...

Qu'avez-vous aimé dans cette histoire d'amitié improbable ?

La première fois que j'ai lu le scénario, j'étais soufflé : l'histoire fonctionnait sur tant de niveaux différents ! Certains passages étaient drôles – pas autant qu'ils le sont finalement à l'écran, car, pendant le tournage, la chimie a opéré entre mon partenaire et moi –, d'autres, émouvants... Et le contexte historique rappelle que le racisme et la ségrégation font non seulement partie de l'histoire des Etats-Unis, mais aussi de l'humanité entière. Le film fait prendre conscience de cela : la différence de peau ne cessera jamais d'être un problème entre les humains. Même si, au jardin d'enfants, le partenaire de jeu est d'abord plus important que sa couleur de peau, très vite l'éducation puis la société vous apprennent à différencier. Une fois intoxiqué, vous êtes comme un alcoolique qui a besoin d'un sevrage.

Seuls la volonté de changer, la culture et les échanges intellectuels pourront vous permettre de reconquérir sciemment cette aptitude enfantine à la non-différenciation. Alors vous pourrez à nouveau jouer avec vos semblables, quels qu'ils soient. Quand, après *Green Book*, certains spectateurs affirment que trop peu de choses ont changé entre Noirs et Blancs depuis les années 1960, je les invite à diluer leur amertume dans l'activisme. Ne déplorez pas, agissez ! Aucune génération ne peut faire l'économie de lutter, individuellement et collectivement, contre les discriminations.

“C'est ainsi que je vois le métier d'acteur : un moyen de comprendre les autres en me mettant à leur place.”

Comment agissez-vous à titre personnel ?

Tourner dans un film comme celui-ci m'aide à garder l'esprit ouvert. C'est ainsi que je vois le métier d'acteur : un moyen de comprendre les autres en me mettant à leur place. Incarner un personnage, c'est nécessairement essayer de comprendre son point de vue sans le juger. Sans ce travail-là, Tony Lip n'aurait été qu'un pantin parodique.

Vous avez l'habitude de préparer vos rôles avec des livres. Quels sont les auteurs qui vous ont aidé à camper Tony Lip ?

Ma méthode n'a pas changé, j'essaie toujours de répondre à cette simple question : que s'est-il passé avant la première page du script ? Nick Vallelonga,

le scénariste, m'a présenté sa famille, et j'ai pu passer pas mal de temps avec elle, dans le New Jersey. Son père, le vrai Tony Lip (1930-2013), a joué dans la série *Les Soprano*, ce qui m'a aidé à étudier son langage corporel. J'ai aussi pris le temps d'écouter les disques de Don Shirley, que je connaissais mal. Côté littérature, je citerai Zora Neale Hurston (1891-1960), une écrivaine afro-américaine au style incroyable qui a été une figure importante de la Renaissance de Harlem. Les auteurs de ce mouvement artistique de l'entre-deux-guerres étant principalement des hommes, ils ont toujours minimisé le rôle de leur consœur, qui a quasiment disparu des radars. Mais, au début des années 1990, sous l'impulsion de la militante féministe Alice Walker, les livres de Zora Neale Hurston, dont *Their eyes were watching God* [en français *Une femme noire*, ndlr], ont commencé à être republiés. De la même façon, j'espère que *Green Book* va redorer le blason de Don Shirley. J'ai bien l'impression que c'est déjà le cas, car ses vinyles, que j'ai glanés sur Internet il y a quelques mois, sont désormais introuvables.

Aux Etats-Unis, certains déplorent qu'aujourd'hui encore les *black stories* doivent nécessairement mettre en scène un personnage blanc pour espérer toucher un large public...

Balivernes ! Au moins trois films l'an passé ont prouvé qu'une distribution entièrement ou en majorité noire, dirigée par un réalisateur également noir, ne remettait pas en cause le succès : *Black Panther*, de Ryan Coogler, *BlacKkKlansman*, de Spike Lee, et *Si Beale Street pouvait parler*, de Barry Jenkins [qui sortira fin janvier en France, ndlr]. Concernant *Green Book*, c'est un faux procès puisque le film est tiré d'une histoire vraie : l'amitié entre Tony Lip et Don Shirley a existé. C'est Nick Vallelonga qui a proposé le scénario à Peter Farrelly.

Ceux qui ont reproché au film d'être tourné et écrit par un Blanc n'ont rien compris au message de tolérance et de respect mutuel sous-jacent. Imaginez que l'acteur Mahershala Ali se prenne de passion pour une nouvelle sur la migration de colons écossais en Oklahoma dans les années 1850 et veuille en faire le sujet de son premier film en tant que réalisateur. Sa couleur de peau devrait-elle lui interdire de raconter cette histoire ? Il est temps de dépassionner le débat. *Green Book* propose de dépasser les réticences et d'éliminer l'ignorance grâce à l'expérience, de prendre conscience qu'on peut avoir des points communs avec ceux dont on s'imagine a priori le plus éloigné. Personne n'a le monopole ou la légitimité de raconter telle ou telle histoire. Point final.

Quant à l'accusation d'avoir tourné un film sur un « sauveur blanc », elle est aussi absurde. Mon personnage est embauché pour veiller sur l'intégrité physique d'un pianiste noir. Il ne fait que son travail. En outre, Tony Lip bénéficie, lui aussi, d'une forme de rédemption : il est sauvé, sur le plan spirituel, par la grandeur d'âme de Don Shirley.

“Pour certains critiques, un film grand public sera toujours privé de l'aura d'un film estampillé art et essai.”

Green Book n'affiche pas son militantisme pour autant.

Certains films sont clairement destinés à une minorité de spectateurs, déjà conscients des problèmes de société soulevés par l'histoire. Un public d'activistes, le cœur volontiers à gauche, donc forcément limité. *Green Book* s'adresse à un public beaucoup plus large, il peut être vu en famille, dans une petite ville de France ou du Texas. Ces spectateurs feront d'abord le déplacement pour passer un bon moment devant un road movie avec un chouette duo de personnages, car ils en auront entendu parler à la télévision. Et en bonus ils auront le droit à une petite leçon d'instruction civique qui sera l'occasion de répondre aux questions de leurs enfants sur l'existence du *Green Book*, ce guide de voyage pour les touristes noirs publié jusqu'à la fin de la ségrégation raciale aux Etats-Unis.

Je ne dis pas que ce film est meilleur qu'un autre, mais minimiser sa portée politique sous prétexte qu'il s'agit d'un divertissement revient à dire que Frank Capra et Preston Sturges sont des cinéastes sans intérêt. Pour certains critiques, un film grand public sera toujours privé de l'aura d'un film estampillé art et essai. Je ne partage pas cette opinion. J'ai une préférence pour les films qui invitent le spectateur à réfléchir sans le lui imposer.

Hollywood est le lieu d'une mini-révolution avec le mouvement #MeToo et la lutte pour une meilleure représentation à l'écran de la diversité sexuelle, ethnique et sociale. Les choses ont-elles commencé à changer ?

Les gens se sentent de plus en plus concernés par ces sujets. Les membres de l'Académie des Oscars représentent davantage aujourd'hui la société dans sa diversité, et l'on fait plus attention au contenu des scénarios et à la façon de les porter à l'écran. Mais le progrès n'est pas linéaire, donc laissons-nous le temps de trouver le juste équilibre. D'ores et déjà, oui, il y a davantage de variété dans les scénarios et parmi ceux et celles qui les portent à l'écran. Il faut continuer...

Vous venez juste d'avoir 60 ans. Avez-vous le sentiment que les rôles se raréfient ?

Non, je suis chanceux. Un acteur qui n'aurait eu, dans sa vie, qu'un seul rôle comme celui que je joue dans *Green Book* ou dans *Captain Fantastic* pourrait s'estimer heureux.

Actuellement, quels sont les cinéastes qui vous enthousiasment ?

Je peux mentionner un nom que je n'aurais sans doute pas cité il y a quelques années. J'ai eu le plaisir de voyager avec Agnès Varda dans l'avion qui nous ramenait du festival de Marrakech. On a eu une conversation extraordinaire au sujet de la mort, de l'histoire, de la littérature... Elle est aussi très drôle ! Je ne sais pas ce qu'on pourrait faire ensemble, mais j'ai adoré notre conversation et j'imagine que travailler avec elle doit être très stimulant.

Vous avez fondé une maison d'édition, Perceval Press. Pourquoi ce nom ?

Dans la légende, Perceval est le chevalier qui parvient à la lisière de la forêt et

dit : « *C'est ici que nous devons inventer notre chemin.* » A mes yeux, c'est la définition même de l'artiste : tracer sa propre voie et rester fidèle à sa vision. J'essaie moi-même d'appliquer ce credo en tant qu'artiste et de l'encourager chez ceux que je publie.

Quelle place occupent la littérature et la poésie dans votre vie ?

Il s'agit d'une occupation quotidienne. J'en lis, j'en écris, j'en publie. Pour chaque film que je fais, à un niveau ou à un autre, un écrivain ou une écrivaine m'inspire. J'ai déjà parlé de Zora Neale Hurston au sujet de *Green Book*. Je lis aussi beaucoup de poésie hispanophone – je parle espagnol comme je parle anglais. Depuis que j'habite Madrid, j'en lis sans doute encore davantage. Mon prochain livre sera un recueil de poèmes en espagnol : *Lo que no se puede escribir*, qui signifie à la fois « ce qu'on ne peut » et « ce qu'on ne doit pas écrire ».

“J'ai fait une série de toiles inspirées par les derniers exploits de Trump...”

Vous peignez également, des toiles abstraites, des collages. Vos photos, vos poèmes et vos peintures se vendent-ils bien ?

Je ne fais pas beaucoup d'efforts pour les vendre... Je n'ai pas exposé depuis un moment. Mon recueil à paraître sera illustré par des photos de paysages en noir et blanc, et je prépare un livre de photos pour l'an prochain. Quant à la peinture, j'avais un peu délaissé les pinceaux ces dernières années, mais j'ai été très productif l'an passé. Tôt le matin, j'allume l'ordinateur pour connaître les dernières nouvelles au Danemark, en Argentine et aux Etats-Unis. Je laisse les infos et les commentaires en fond sonore : j'ai fait une série de toiles inspirées par les derniers exploits de Trump...

Citez-nous trois artistes que vous vénerez.

Vénérer est un grand mot. Et je suis très mauvais pour dresser des listes. Je l'ai fait une fois à la demande d'un journaliste, la liste faisait plusieurs dizaines de pages. Mais je peux vous dire que, dans l'avion hier, j'ai lu le dernier livre de Sam Shepard : *Spy of the first person*. On dirait du Beckett. Shepard semble se regarder lui-même comme s'il observait sa déchéance. Il n'a même pas pu écrire lui-même les derniers chapitres, qu'il a dictés à quelqu'un. C'est un petit livre splendide, poétique et puissant. Tandis que je le lisais dans l'avion, Agnès Varda dormait. J'ai l'habitude de noircir les livres de notes dans la marge. Elle s'est réveillée et elle a trouvé que c'était à la fois un acte d'amour pour la littérature et un bel acte de rébellion que d'écrire là où vous n'êtes pas censé le faire. Elle aimait tellement mon petit exemplaire barbouillé de notes que je le lui ai donné.

Viggo Mortensen en 5 dates

1958 Naissance à New York.

2001-2003 Trilogie *Le Seigneur des anneaux*, de Peter Jackson.

2002 Fonde sa maison d'édition, Perceval Press, spécialisée dans la poésie.

2005 *A history of violence*, de David Cronenberg.

2016 *Captain Fantastic*, de Matt Ross. Soutient la candidature de Bernie Sanders à l'élection présidentielle américaine.

A voir

Green Book, de Peter Farrelly, sortie le 23 janvier.